

rinc en octobre 1946, que « la sécurité finale des U.S.A. dépend en grande partie de notre capacité à contrôler le Pacifique ». A cette fin il manœuvra pour conserver sous forme de bases navales toutes les îles du Pacifique prises au Japon et exprima son inquiétude que les Nations Unies cherchent à exercer un contrôle quelconque sous forme de tutelle. Il ne voulait aucune interférence de quelque autre puissance dans cette région stratégique.

Bien avant la capitulation du Japon, il posa au cabinet la question des objectifs politiques de l'avenir en Extrême-Orient par rapport à l'Union soviétique : « Quelle est notre politique au sujet de l'influence russe en Extrême-Orient ? Désirons-nous un contre-poids à cette influence ? Celui-ci doit-il être constitué par la Chine ou le Japon ? » Ces questions furent toutefois réglées non en fonction des désirs des stratèges de Washington, mais par les actions du peuple chinois. Par suite, c'est le Japon vaincu et non la Chine révolutionnaire victorieuse qui aujourd'hui est organisé pour servir de contre-poids et de base d'opérations militaires contre l'U.R.S.S.

Forrestal s'attira beaucoup d'impopularité aux Etats-Unis et dans les cercles du Parti démocrate en s'opposant ouvertement à la partition de la Palestine et à l'établissement de l'Etat d'Israël. Son opposition avait des mobiles exclusivement impérialistes. Il craignait que les intérêts des monopoles pétroliers américains soient entravés par les Arabes dans le Moyen-Orient et il voulait s'y assurer de larges fournitures de pétrole pour la flotte américaine. Truman ne put le suivre parce que, comme il l'expliqua à Forrestal, les Juifs américains étaient de gros souscripteurs aux fonds des campagnes du Parti démocrate et pouvaient modifier les élections dans un certain nombre d'Etats-clefs aux U.S.A. C'est cette opposition qui, plus tard, entraîna le départ de Forrestal du gouvernement.

Forrestal fut le premier à envoyer des escadres navales américaines en Méditerranée. Cela faisait partie d'une politique calculée pour soutenir la résistance de la Grèce et de la Turquie au Kremlin, pour sauver l'Italie de « l'enlèvement communiste » et en général pour faire que l'Amérique remplace la Grande-Bretagne comme « reine des mers ». « C'est mon espoir, écrivait-il au commandant des forces navales américaines en Méditerranée, que la politique américaine consistera à avoir des unités de la marine américaine dans toutes les eaux du globe. »

L'intervention de Forrestal à ce sujet ne se borna pas à suivre les canaux officiels. Dans ces notes il est fait allusion à un grand fonds privé qu'il rassembla parmi ses riches amis, à la connaissance générale, pour acheter des voix aux élections de mars 1948 en Italie et empêcher une victoire de la gauche. Cette combinaison de navires de guerre et de corruption ne s'est pas montrée très efficace. Forrestal est parti,

les ouvriers italiens sont restés forts et résolus.

La Chine et l'U.R.S.S. présentèrent les deux problèmes les plus difficiles pour l'administration de Truman et pour Forrestal en matière de politique extérieure. En ce qui concerne les faits, le *Journal* n'apporte rien sur la situation chinoise qui n'ait été antérieurement écrit dans le Livre Blanc du State Department et dans d'autres publications sur la Chine. Mais il confirme l'impression d'impuissance et de confusion dans lesquelles les chefs de la politique américaine se trouvèrent dans l'après-guerre relativement à la Chine. Malgré leurs victoires militaires, les impérialistes se trouvèrent abasourdis et désorientés par les problèmes compliqués et les événements rapides qui aboutirent à la troisième Révolution chinoise et au fiasco de leur propre intervention.

Washington avait complètement misé sur Tchang-Kaï-Chek et ceci en accord avec le Kremlin. Le maréchal Staline déclara à Harry Hopkins, lors de sa mission à Moscou en mai 1945 qu'« il n'y avait pas d'autre leader suffisamment puissant pour unifier la Chine, et il indiqua qu'il soutiendrait Tchang en dépit de certaines réserves. Staline déclara que les U.S.A. étaient les seuls à avoir les ressources susceptibles de reconstruire la Chine, et que l'U.R.S.S. avait besoin de tout ce qu'elle pouvait faire pour se maintenir économiquement et ne pouvait offrir que peu d'aide. »

Conformément à cette politique, le Département d'Etat tenta de cimenter une coalition entre Tchang et les communistes chinois à travers la Mission Marshall. Lorsque le conflit rebondit entre les camps rivaux, Washington eut à faire face au dilemme que Forrestal vit dans les termes suivants : « Si l'unification de la Chine et de la Mandchourie sous les forces nationales chinoises doit constituer la politique américaine, il faut accepter d'être impliqué dans une guerre fratricide et éventuellement dans une guerre avec l'U.R.S.S., et cela nécessiterait sans conteste des forces américaines supplémentaires bien supérieures à celles antérieurement disponibles sur ce théâtre pour appliquer la politique. »

1946 n'était pas encore 1950 et la Chine ne devint pas une Corée. Washington à cette époque sentait qu'il ne pouvait ni recruter les forces nécessaires ni obtenir le consentement de la nation américaine à une participation totale dans la guerre civile sur le territoire chinois, et dut se contenter de mesures accessoires, espérant que quelque miracle sauverait Tchang de lui-même et de la vengeance des millions de Chinois insurgés. Les représentants de Truman étaient tout à fait au courant de la décomposition de la dictature et continuaient à aider Tchang le cœur lourd, tout en prédisant verbalement un désastre total. Mais ils ne pouvaient trouver une solution pratique capable de servir leurs fins impérialistes dans cette région.